

Alessandro Bertinetto, *Il Pensiero dei suoni, temi di filosofia della musica*, Milan & Turin, Bruno Mondadori (coll. « Sintesi »), 2012, 169 p., 16 €.

Les introductions précises au domaine internationalement très actif de la philosophie de la musique sont rares sur le « continent ». Ce livre s'efforce de balayer de manière thématique les domaines ouverts dans ce champ (récemment, pour nombre d'entre eux), sans négliger de construire une position propre. Celle-ci n'obscurcit jamais le fond des problématiques, voire des doctrines présentées (par exemple la défense d'un « moralisme modéré » contre Kivy ou Scruton autour de l'effet de la musique sur le comportement). L'usage précis d'une bibliographie particulièrement riche, construite sans *a priori* et relue d'une manière toujours nouvelle, conforte ce travail. La difficulté tient naturellement à la diversité du champ musical abordé. Mais, outre les références classiques attendues, l'auteur n'hésite pas à traverser dans son parcours le baroque, le jazz ou l'improvisation. Cette dernière joue un rôle central dans le traitement des relations entre éthique et musique et occupe une position de choix dans la *coda* du texte. Celle-ci ouvre sur d'autres travaux sans doute, l'auteur ne cachant pas au fil de l'ouvrage sa sensibilité particulière au problème du *performatif* en musique. Le lecteur suit auparavant un parcours qui, partant de la question de l'essence de la musique (« qu'est-ce que la musique ? ») et de sa position paradoxale entre science et art, construit une arche en renouant dans sa troisième partie (« une science émotionnelle ? ») le fil problématique suivi par l'ouvrage.

La seconde partie traitant des interrogations pérennes et plus attendues consacrées au « contenu » de la musique prend ainsi davantage de relief. Frappent notamment la grande attention à tout ce qui est physique voire *tactile* dans l'expérience de l'écoute même de la musique, l'importance accordée à Pareyson (pour le concept de *style*) ou à Jankélévitch, et la restitution précise de débats au cœur de la philosophie de la musique la plus récente. Le nerf de l'ouvrage, l'idée que la musique peut se référer au monde et à la vie, invite notamment à relire de manière critique le *formalisme*. L'auteur se livre alors à une efficace clarification du concept d'*expression*, insistant à juste titre sur les enjeux de la position symboliste. S'ensuit une claire distinction des différents types d'émotions, autour de critiques symétriques du cognitivisme et de l'affectivisme, permettant d'esquisser une thèse sur l'expression musicale des émotions. L'importance du développement consacré à la *performance* se révèle alors clairement, et annonce la conclusion sur l'improvisation.

Ce type de parcours valide pleinement le choix de ne pas proposer une introduction plus historique, qui aurait été une synthèse par chapitres successifs des réflexions des grands philosophes sur la musique. Le parcours *thématique* annoncé par le titre trouve alors sa justification.

Julien LABIA

Stéphane Dorin (ed.), *Sound Factory. Musiques et logiques de l'industrialisation*, Paris, éd. Mélanie Seteun-Uqbar (coll. « Musique et société »), 2012, 168 p., 16 €.

Les musiques populaires méritent mieux que cette partie des études post-adorniennes que Scruton qualifiait durement de « sociologie amateur ». Cet ouvrage qui le prouve s'inscrit à la suite d'une dizaine d'autres

dans cette collection, témoignant de la vitalité de ce domaine. On s'efforce d'y décliner les différents visages de ce que les auteurs appellent (justifiant progressivement le pluriel) les « logiques de l'industrialisation ». Le label de disques *Factory* n'aura pas manqué de jouer sur l'ambiguïté du discours « industrialisé », grâce à un logo représentant tout à la fois un patron au cigare et une usine et sa cheminée, quand il aspirait à se démarquer de l'industrie musicale, tout en ne dégageant guère de bénéfices. Le rock n'exprimerait pas la vitalité de l'industrialisation comme forme de vie culturelle, mais la « crise de sa reproduction ». Il sera en retour créateur d'industrie et même de certaines idées de l'industrie. Plus que la preuve d'une présence du modèle industriel au sein de la production artistique, la « *Factory* » de Warhol constituera un véritable laboratoire social sur des questions comme la flexibilité du travail ou le capitalisme par *projets* (S. Dorin). La logique de l'industrie n'est jamais traduite, mais toujours réinventée.

Au fil des différentes contributions, on reconsidère l'équilibre entre les termes essentiels de *capitalisme*, d'*industrie* et de *musique*. Créant toujours de nouveaux bénéficiaires, les crises économiques sont réexaminées. La mise en regard du football et du rock mène à voir en eux non l'*expression* mais la nostalgie d'un monde industriel déjà en crise. A la pluralité et à la variété surprenante des déclinaisons de l'industrialisation fait écho la ré-interrogation d'idées reçues. Elle s'accroît au fil de l'ouvrage pour culminer avec les réflexions de D. Hesmondhalgh, qui s'attache à questionner les effets des mutations du numérique, prétendues « menaces » contre la musique pop, en contredisant notamment le discours alarmiste des *major companies*. La dynamique propre au phénomène vivant de la musique populaire reste rétive aux prédictions, comme celle de l'assassinat du disque par la radio. Puisqu'elle est un processus de fabrication de la musique, l'industrialisation ne peut s'effectuer que « de l'intérieur ». La « localité » des scènes musicales prend ainsi le pas sur la centralisation (J. Guibert). Le travail d'artiste de J. Deller met au jour la créativité imprévisible des « consommateurs ». C'est l'intérêt majeur de ce livre que de montrer qu'ils jouent encore leur rôle dans l'antagonisme fondateur de la *pop* entre la musique comprise comme *bien* ou comme *expression*, suivant une « logique » de l'industrialisation dont les métamorphoses sont encore loin d'être achevées. L'*irrationalité* de mise dans la *pop* n'interdit pas de suivre sa *logique*.

Julien LABIA

Maÿlis Dupont, *Le Bel aujourd'hui. Bach ou Boulez, des œuvres à faire*, Paris, Cerf (coll. « Passages »), 234 p., 30 €.

Le lecteur sera d'emblée frappé par deux traits inhérents à l'ambition du propos. Tout d'abord, par le choix du sous-titre portant sur deux « statues du commandeur » de l'histoire de la musique. En découle pour l'ouvrage un ambitus temporel extrêmement large, qui pourrait inquiéter si l'auteure ne trouvait ses solutions dans la méthode et le ton adoptés. L'autre trait frappant immédiatement est sa structuration rigoureuse, semblant au premier abord bien volontaire, divisant avec assurance chacune de ses trois parties en autant de chapitres.

*Revue philosophique*, n° 4/2013, p. 557 à p. 610